

VII.

Au-dessus du sol, ces jours avaient aussi été jours de dure souffrance.

Oh, ces femmes attendant, ces enfants, près de la mine... Les ingénieurs avaient dû dire qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir des nouvelles avant le cinquième jour...

Pourtant, elles restaient là, les épouses, les mères, pourtant elles ne cessaient de demander des nouvelles... La mère Goffin avait fidèlement rempli sa tâche. Elle pleurait à la maison, chez elle... mais près de la mine elle ne prononçait que des paroles de consolation et d'encouragement... elle exprimait sans cesse son espoir, qui se faisait fort précaire, en elle.

L'on travaillait jour et nuit... Les pics ne restaient pas une heure inactifs. Il s'agissait de vies humaines.

L'on était ainsi arrivé à la nuit de mardi.

De nouveau, des femmes anxieuses se pressaient au terril. Les flammes des torches éclairaient étrangement ce triste groupe.

La foule était calme. L'on ne pouvait s'agiter toujours, répéter sans cesse la même chose.

Mais l'anxiété était à son comble.

Dans quelques heures, les sauveteurs allaient atteindre l'endroit où les malheureux étaient enfermés... s'ils étaient encore en vie.

Mais qui oserait assurer qu'ils vivaient encore ?

Quelques heures d'attente encore. Et ensuite, que serait-ce ? Joie ou désespoir ?

L'on espérait... l'on craignait...

Des dizaines de ménages allaient-ils être plongés dans la désolation ?... La cloche d'Ans allait-elle devoir sonner le glas pour tant de pères, de fils, dont la tombe

serait cette mine infestée de grisou, inondée de toutes parts ?

Il n'y avait qu'à attendre, qu'à espérer, qu'à craindre.  
Et le temps s'écoulait...

Un ingénieur sortit. Il était éclairé en plein par une torche et ses yeux scintillaient.

Au moins cent voix crièrent à la fois :

— Quelles nouvelles ?

Il avait des nouvelles... on le voyait à son visage.

— Il y a encore des vivants dans la mine ! cria l'ingénieur.

Il avait voulu parler d'un ton calme, mais malgré lui sa voix tremblait.

— Combien ? gronda la foule.

— Je ne le sais pas encore ! répondit-il, mais ils ont entendu nos coups, et nous les leurs !

La nouvelle alla de bouche en bouche... pénétra dans chaque maison... et les portes, les fenêtres, s'ouvrirent à la fois, et l'on criait :

— Il y a encore des vivants dans la mine !

Bonne nouvelle, oui et l'espoir naquit à nouveau dans toutes les cœurs, tandis que d'autre part la crainte devenait plus angoissante :

— Quels étaient ces vivants ?

Quelle maison allait voir revenir le père, le fils ?

Où règnerait la joie, et où la douleur ?

Attendre, oui, attendre encore, ballotté entre l'espoir et la crainte.

Quelques heures encore...

La mère Goffin se trouvait au chevet de son deuxième fils qui était devenu malade de chagrin de ne pas voir revenir son père et son aîné.

Elle refoulait ses larmes. Elle souriait au malade, encore que la douleur lui martyrisât le cœur.

Et elle ne cessait d'assurer à l'enfant que le père et Mathieu reviendraient.

Voilà qu'elle entend le vacarme qui remplit la rue...

Il devait y avoir du nouveau...

Le cœur battant, elle s'élança vers la porte...

Que criait-on là... entendait-elle bien... n'était-elle pas le jouet d'une illusion ?

Il y avait donc vraiment des vivants dans la mine !

Fébrilement, elle saisit un passant par le bras, et lui demanda d'un air égaré :

— Qui ?... qui ?...

— L'on n'en sait rien encore... Mais les emprisonnés et les sauveteurs ont échangé des signaux.

— Combien sont encore en vie ?



— Nul ne peut le dire. Un peu de patience encore. Naturellement votre Hubert en est.

— Pourquoi me dites-vous cela ? En savez-vous plus ?

— Je n'en sais pas plus long que je n'ai dit. Mais qui, sinon votre mari, aurait conduit les mineurs dans cet endroit ? Ayez bon courage, maître Goffin est parmi les survivants.

Mais la mère pensait également à son enfant. Mathieu n'avait que douze ans. Avait-il eu la force de résister à cette dure épreuve ? Attendre... craindre, espérer, c'est tout ce que cette courageuse femme pouvait faire.

Vivement elle appela une voisine.

— Veillez mon enfant, implora-t-elle. Je dois être là-bas.

— Allez en paix, je viens à l'instant.

Et la mère revint vivement vers son deuxième fils qui la regardait de ses grands yeux fiévreux.

— Il y a encore des vivants dans la mine! jubilait la mère.

— Le père et Mathieu viennent-ils ?

— Tout à l'heure...

— Oh, comme je suis heureux.

Et l'enfant éclata en sanglots nerveux.

La mère le calma, et lorsqu'elle y eut réussi, et que la voisine fut venue, elle se hâta de courir vers la mine.

La première bouffée de joie s'était apaisée déjà... Chacun se demandait maintenant quelles seraient les victimes, quels seraient les élus.

L'on ne s'informait plus... on savait qu'il n'y avait pas possibilité de savoir... aussi un profond silence régnait.

Les sauveteurs travaillaient avec ardeur. Ils étaient courbés dans leur étroite galerie et ils devaient sans cesse diminuer leur effort car ils n'avaient pas la possibilité de décrire une grande courbe avec le pic, pour le faire s'abattre avec plus de force.

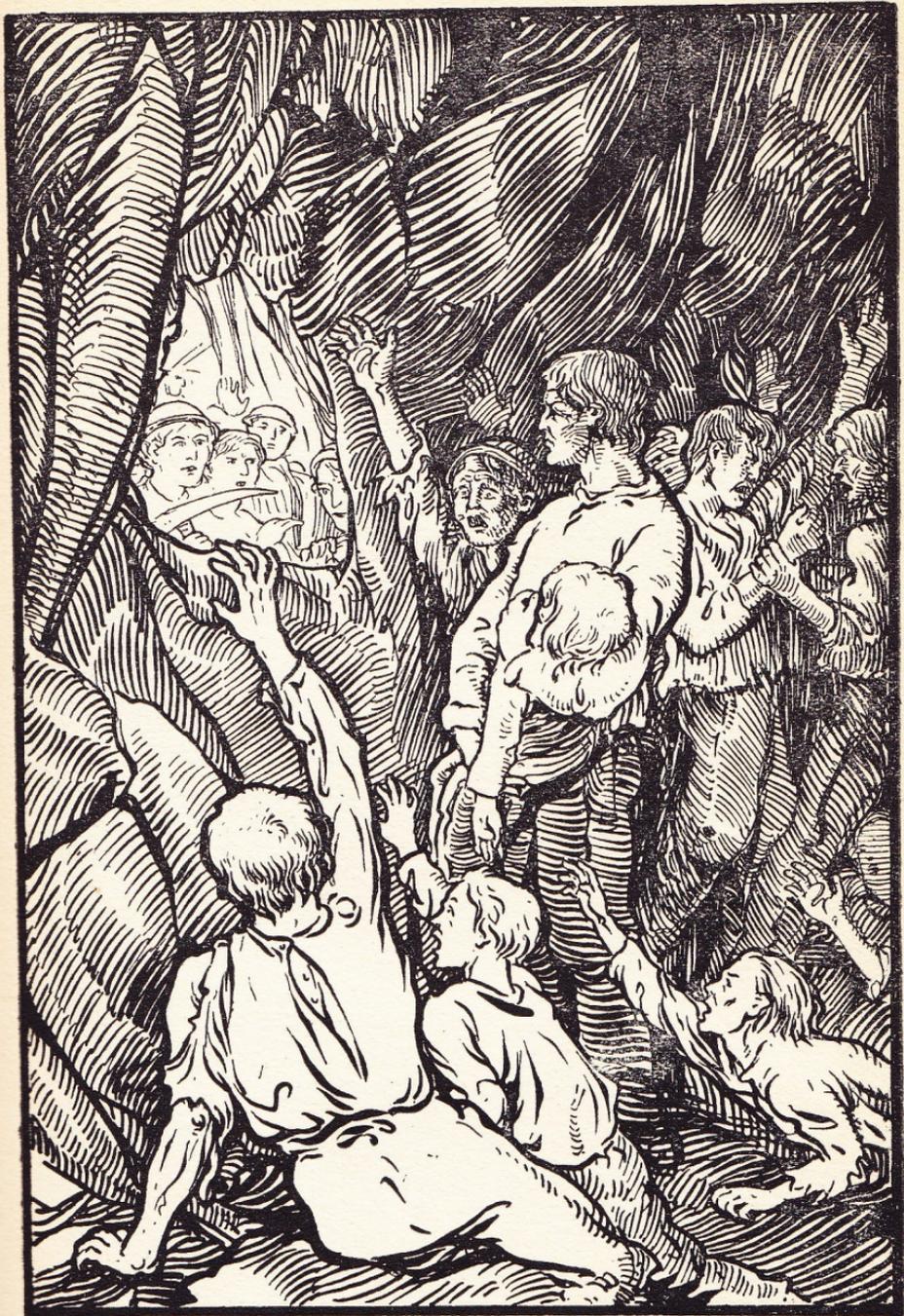
Distinctement, cette fois, on entendait résonner les coups de l'autre côté.

L'on chantait... cela aussi, les prisonniers l'entendaient... c'était pour eux le chant de la délivrance.

Et parmi ces sauveteurs se trouvaient des membres de la famille des prisonniers... ils ne se laissaient pas aller à des pensées mélancoliques... travaillaient, travaillaient d'arrache pied, avec plus de vigueur à mesure que l'on progressait.

Et ceux qui étaient fatigués, dont la sueur coulait à grosses gouttes du visage, ne cédaient leur place qu'à regret à des compagnons reposés.

L'on était mercredi...



Un ingénieur remonta.

— Ils n'y sont donc pas encore ? lui crièrent les femmes.

— Quelques heures de patience encore, les amis.

— Tant que cela ?

— Je vais me procurer des vivres que nous leur ferons passer dès qu'une petite ouverture sera pratiquée.

Quelques hommes l'aidèrent à transporter au fond du bouillon et du vin.

Des femmes voulaient descendre aussi et on dut les repousser de force.

Pour qui seraient ces vivres ?

Attendre, attendre encore...

Il était dix heures... pas de nouvelles encore... une journée semblait s'être écoulée, lorsque l'église sonna onze heures.

Attendre encore !

L'on avait des nouvelles, il est vrai... les sauveteurs étaient fort près... l'on entendait les coups fort distinctement... un bruit de voix même, mais il n'y avait pas encore moyen de démêler des paroles.

Mais la grande nouvelle ne pouvait encore être publiée :  
Qui était encore en vie ?

Minuit !

Un coup formidable fit s'ébranler la paroi séparant la liberté de la mort... Un mouvement subit se fit entre les travailleurs. Chacun voulait être au premier rang.

Les ingénieurs durent employer la force pour conserver l'ordre...

Encore un coup...

Du trou béant et noir sortirent des voix confuses, pareilles aux cris d'un monde étrange...

Mais en même temps une bouffée d'air vicié vint frapper les sauveteurs au visage.

Leurs lumières vacillèrent, diminuèrent, quelques-unes d'entre elles s'éteignirent...

C'était un moment pathétique... Beaucoup de sauveurs se mirent à sangloter, à pleurer...

— Silence, cria l'ingénieur... silence, songez à ces malheureux.

L'air vicié semblait s'être dissipé. Le fonctionnaire prit une lampe, l'éleva vers l'ouverture.

Il recula, effrayé.

Il lui était impossible de discerner des visages, il ne voyait que des yeux fulgurants... les yeux de ceux qu'il venait arracher au royaume de la mort, et qui, de là, contemplaient le monde des vivants.

Et puis ces voix, ces hurlements... ces cris !

Mais il devait agir... tous ces cris ne formaient-ils pas une gigantesque imploration ?

— Goffin ! cria l'ingénieur, en pleurant d'émotion.

— Voici, maître.

Un visage noirci apparut dans le trou.

— Nous voici, Hubert, nous voici... murmura l'ingénieur, sanglotant. Oui, nous voici.

— Soixante-huit vies sont sauvées par vous, maître, s'écria le porion, pleurant lui aussi.

— Soixante-huit !

Une acclamation formidable, répétant ce chiffre, monta de la galerie à la foule anxieuse.

— Soixante-huit !

— Mais qui... qui ?

— L'on ne connaît pas encore les noms. C'est Goffin qui l'a dit.

— Goffin ! s'écria une femme. Est-ce Goffin qui l'a dit ? Hubert Goffin... Hubert... et l'épouse du porion, hors d'elle même d'émotion, tomba sur les genoux et tendit les mains au ciel.

— Et Mathieu, s'écria-t-elle, se relevant aussitôt.

Oui, il lui fallait encore attendre, comme les autres...

— Des nouvelles... des nouvelles... donnez les noms ! hurlait-on.

Il était heureux que les pertuis fussent défendus par une garde solide.

Soixante-huit...

Mais, malgré tout, il y avait donc encore des morts... Il y avait quatre-vingt dix manquants. Et l'anxiété fut bientôt à son comble !

Entretiens, l'ingénieur avait tendu du bouillon à Goffin ainsi que du vin.

Le porion, comme toujours, songea d'abord aux autres.

Des bras se tendirent, les affamés se précipitèrent vers lui, l'entourèrent, se démenant comme des sauvages.

— De l'ordre, les amis, dit Goffin, sinon je rends tout. Il faut être prudent maintenant, ne point prendre trop à la fois. Celui qui est trop goulu est un homme mort... Du calme... songez à vos femmes, à vos enfants... chacun une gorgée, rien de plus. Bertrand, Clavir, Labeye !

Les braves amis du porion prirent la nourriture et prudemment donnèrent à chacun sa ration. Les paroles de Goffin avaient produit de l'effet, et pourtant les trois hommes eurent de la peine à faire respecter les instructions.

Et tandis que les mineurs absorbaient avec délices le bouillon et le vin, Goffin avait appelé auprès de lui tous les enfants.

René avait toujours la tête sur les genoux de Mathieu. Il vivait encore, quoique sa poitrine ne haletât plus.

Le porion fit boire chacun des enfants, leur parlant du salut qui était finalement arrivé et ensuite il prit dans ses bras l'enfant malade et versa entre ses lèvres serrées quelques gouttes de vin.

Les hommes se pressaient autour du trou. Chacun d'eux voulait abandonner le premier ce lieu de désolation.

— Arrière, s'écria Goffin, tenant René serré contre son cœur. Les sauveteurs ne savent pas travailler. Ils

doivent agrandir le trou. Arrière, dis-je! Allez-vous encore me désobéir ?

— Est-ce là votre gratitude envers le maître qui nous a tous sauvés, qui garda en vous une dernière lueur de foi et d'espoir ? demanda Nicolas Bertrand.

Les hommes obéirent alors et ils balbutièrent avec gratitude le nom de leur porion.

Goffin, tenant toujours René, alla se placer au premier rang.

L'ouverture fut bientôt assez grande pour laisser passer un corps humain. Clavir, Labeye et Bertrand entouraient de nouveau le maître.

— Aidez-moi à faire respecter l'ordre, dit celui-ci doucement. Beaucoup d'entre eux sont faibles. Ils ne résisteraient pas à une poussée, à des chocs, et d'abord les enfants, n'est-ce pas ?

Le héros veillait jusqu'au dernier moment.

— Voici, dit-il à l'ingénieur et il lui tendit René. Cet enfant est mourant, je pense... qu'on le monte immédiatement.



René était délivré de son affreuse prison.

— D'abord les enfants ! cria Goffin. Arrière les hommes ! D'abord les enfants, dis-je !

Clavir et les deux autres réitérèrent l'ordre et les bras étendus repoussaient les plus impatients.

Les enfants furent délivrés. Des bras se saisirent d'eux, les emportèrent... par les galeries... vers la banne.

— Puis les hommes... Clavir, va chercher les deux malheureux, tu sais bien...

— Ils se trouvent près de nous, maître.

— Bien ! Du calme, les amis... nous allons sortir tous. Vous le savez bien. Moi le dernier !

— Et je reste avec toi, mon père, murmura Mathieu.

Le courageux enfant n'avait pas voulu partir avec les autres enfants. Oh, s'il avait pu voir, à ce moment, sa mère, il serait parti !...

— Ils viennent ! criait-on là haut.

Tous les yeux étaient fixés sur un point, sur la porte du hangar...

Un homme parut... portant un enfant.

— René ! hurla une femme.

Nul ne put la retenir, en quelques bonds elle fut auprès de son chéri, mais s'écria alors d'une voix déchirante :

— Il est mort !

— Non, mais fort malade, dit l'homme.

— Pas mort ! Vite, un médecin, un médecin !... mon pauvre enfant... mon René ! hurlait la mère.

Il y avait plusieurs médecins sur les lieux. Ils entourèrent le petit.

L'un marcha aux côtés de la mère, qui serrait elle-même sur sa poitrine son trésor retrouvé, et avait déjà lavé de ses larmes le visage souillé de charbon.

Mais d'autres enfants sortirent à leur tour, soutenus par des travailleurs.

Et des mères s'élançaient vers eux... saisissant les enfants... pleurant, riant à la fois.

— Mathieu ! Mathieu ! criait la mère Goffin. Il n'en est pas. Il est mort !...

— Non, s'écria un jeune rescapé, non, Mathieu est auprès du maître.

— Il vit ?

— Oui...

— Dis-le encore une fois .Il vit ? Le sais-tu ?

— Oui, il est auprès du maître.

Sanglotante de joie, l'épouse du porion embrassa le petit qui lui apportait une aussi heureuse nouvelle.

Les surveillants ne permirent pas aux rescapés de sortir immédiatement... et c'était tant mieux, c'était fort sagement agir... ils devaient d'abord s'habituer à l'air, à l'air frais, à la liberté, à la délivrance...

Les hommes arrivèrent à leur tour.

Comment décrire les scènes qui se passèrent alors ?

Certains des rescapés s'enfuirent, n'écoulant pas les cris des êtres chers qui les attendaient... ils fuyaient la mine maudite, cruelle, où ils avaient tant souffert.

D'autres faillirent s'évanouir dans les bras de leur femme.

D'autres encore se mirent à chanter à haute voix, à crier, à rire bruyamment, ils avaient l'air si égaré qu'ils effrayaient leurs propres enfants.

D'autres imploraient pour de la nourriture.

L'un d'eux jubilait :

— J'ai retrouvé le chemin... je vois de nouveau... et le maître est bon et juste.

Les médecins avaient les mains pleines et durent défendre aux femmes de donner trop de nourriture à leur mari ou à leurs enfants.

Mais d'autres femmes attendaient, se crispant les mains de désespoir. Parmi elles la femme d'Antoine Hallet, lorsque quelqu'un, ne sachant le coup terrible qu'il portait à la malheureuse, dit, non loin d'elle :

— Antoine s'est noyé.

Des femmes s'informaient, demandaient des nouvelles d'un mari, d'un fils qui ne paraissait point.

Trente-deux victimes étaient restées dans le sinistre.

La femme Goffin semblait calme... elle ne craignait plus...

Vinrent les derniers :

Bertrand... Labeye... Clavir... et ensuite Hubert Goffin tenant Mathieu à la main.

Et c'est pour le valeureux porion que les acclamations retentirent, pareilles au tonnerre.

Mais Goffin regardait droit devant lui, bien que la lumière blessât ses yeux désaccoutumés... Et ensuite il désigna sa femme, murmurant :

— La mère...

L'on dut le soutenir. Aussi bien, à quelle rude épreuve ses forces avaient été exposées !

Et la mère Goffin refoula ses larmes, contint son émotion, prit son enfant dans les bras, l'embrassa... et embrassa aussi son Hubert et ensuite elle se mit à pleurer malgré tout, car son émotion maternelle était plus forte que sa force de caractère.

Elle les avait retrouvés tous deux : le mari, et le fils !

La mère Goffin porta son enfant, tandis que deux amis soutenaient le porion.

Mais des bourgeois et des paysans avaient attelé voitures et charettes. Les rescapés ne devaient pas marcher. Pour Goffin, ce fut une marche triomphale. Femmes et enfants secouaient leur mouchoir sur son passage, les hommes agitaient leur casquette, tous l'acclamaient.

Et c'est alors qu'Hubert prononça ces sublimes paroles, que l'histoire a recueillies :

— Si j'avais abandonné mes ouvriers, je n'aurais plus osé voir la lumière du jour...

Et l'arrivée à la maison ? La bonne nouvelle avait déjà pris les devants. Le deuxième fils était guéri, et la voisine avait dû fermer la porte pour l'empêcher de sortir.

Mais la porte s'ouvrit...

— Père... Mathieu...

— Mes enfants... mes chers enfants...

Et les petits baisèrent à qui mieux le visage noirci... Le plus jeune seul fut effrayé et se cacha dans les jupes de sa mère.

— De l'eau! s'écria Hubert. De l'eau! Donnez-moi de l'eau. Quelle délice que de l'eau bien fraîche.

Et quelle délice de pouvoir se laver.

Et la mère Goffin déshabilla Mathieu... et en riant et pleurant à la fois, elle lui donna un bain tiède. Oh, elle le soigna comme s'il eut été encore un petit enfant, comme s'il eut encore couché dans le berceau de bois.

Les médecins faisaient leur ronde, l'un d'eux arriva chez Goffin.

Par quelques paroles bien senties, félicita Hubert de son courage et de sa ténacité.

— Votre nom est sur toutes les lèvres, dit-il. Mais votre femme, elle aussi, s'est bien conduite.

Et il raconta comment l'épouse du porion avait encouragé et consolé les femmes, dans leur attente anxieuse... et ses paroles rendirent Hubert heureux.

Mais ensuite le médecin fit entendre des paroles d'homme de métier. Les rescapés devaient être soigné d'une façon toute spéciale. Il donna des conseils, parla de repos et de sobriété, et il put être assuré qu'ici au moins ses conseils seraient bien suivis.

Du repos, oui !

Mais lorsqu'avant de se coucher, les petits demandèrent à jouer, le porion fit, une fois encore, retentir la cloche...

— Ils ont attendu si longtemps leur heure de récréation, dit Hubert, à la mère qui s'agitait déjà.

Mais dans le clocher résonna la véritable cloche.

Lourdement, ses coups tombèrent dans la nuit, et planèrent sur le village minier.

Il y avait beaucoup de joie à Ans, mais aussi beaucoup de douleur, et ce dernier sentiment tempérait le premier.

Tous ces travailleurs ne formaient-ils pas une seule famille ?

Près de la mine l'activité n'avait pas cessé, quoique l'anxiété eut disparu. Des pompes travaillaient sans cesse, et des jours et des nuits durant, l'eau sale et meurtrière coula, chassée de la mine...

Finalement, de courageux travailleurs purent descendre de nouveau dans la mine, et, ce jour-là, fut un nouveau jour de deuil pour Ans. Les hommes vinrent prendre des cercueils et les rapportèrent remplis... cloués, car les membres de la famille même ne furent pas admis à voir les cadavres.

Le clergé vint les prendre et le long, le triste cortège se dirigea vers l'église, puis vers le cimetière.

Près d'une fosse que l'on remarquait à cause de sa longueur retentirent surtout des paroles touchantes. C'est là qu'Antoine Halet fut couché à jamais. On sait comment ce noble ouvrier se sacrifia pour ses semblables...

Et voilà le drame terminé... du moins pour le public. Mais dans plus d'un ménage, le deuil continuait de régner... Et, à l'heure du crépuscule, ou le dimanche, l'on vit des enfants, accompagnant leur mère, se diriger vers le cimetière, pour s'agenouiller près d'une tombe, fraîchement creusée, et que le printemps n'avait pas encore verdie. Et tandis que les femmes pleuraient, les enfants insoucieux jouaient entre les croix et les tombes.

Oh, pourquoi leur interdire cette joie, au-dessus du sol; bientôt arriverait un jour où ils erreraient, sous le sol, pour y travailler, ainsi que le faisait le père disparu...

---

A. HANS

# Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —